

C'est elle, la chose, qui vous éperonne

« Regarde ! Regarde ! » L'enfant a vu dans le champ qui longe la voie ferrée quelque chose qui l'a frappé. Sa mère a changé de place dans le compartiment et semble s'intéresser davantage à la petite gare située de l'autre côté de la voie. Le garçonnet insiste. « Regarde ! Regarde ! » Il est irrité. Le ton est à présent impératif.

L'injonction de l'enfant ne me surprenait pas. La hâte de faire part à autrui de l'inattendu, du remarquable, est si vive en moi qu'encore au lycée j'en avais pris conscience. Il me tardait de faire connaître à mes amis la prouesse de certains insectes qu'un livre venait de m'apprendre, ou de leur répéter, à peine entendue, une histoire drôle. Pourquoi brûler ainsi de faire savoir ? Je m'interrogeais sur cet étrange désir qui n'avait pas de nom.

Je n'ai cessé depuis de tenter de le comprendre. Ainsi que de chercher comment l'appeler.

Rituellement, on me dit : « C'est pour partager ». Je conviens que ce mouvement généreux, nombre de fois, joue un grand rôle. Cependant, il ne fait que s'ajouter, s'associer à un élan qui le précède.

Fort précieux, le cri de l'enfant à cet égard. (En Espagne, « Mira ! Mira ! ») Son jaillissement, son énergie nous éclairent. Pas d'autre facteur que *l'obligation du témoin*. Ici, elle est nue. Le phénomène est à l'état pur. Quelle déduction en tirer, sinon que l'impulsion vient de la chose ?

La vivacité du ton ne peut-elle tout simplement tenir à l'urgence, fera-t-on remarquer ? Non pas : ne vous arrive-t-il pas, lorsque vous lisez le journal, de vous exclamer : « Écoute cela ! Écoute bien ! C'est inouï ! » ?

Si autrui est convoqué, ne serait-ce pas parce que la chose exige d'être sue ? Que pour celui qui se fait son porte-parole, elle en a le droit ?

J'en suis convaincu lorsque j'entends s'exprimer tel astrophysicien ou tel linguiste, par exemple, interviewé sur les ondes. Certes, il leur faut dire beaucoup en peu de temps, mais cette contrainte ne suffit pas à expliquer le débit d'un verbe passionné, sa volubilité. L'affect dont s'empreinte la parole missionnée varie moins avec le sujet qu'avec le tempérament du locuteur. X est amusé, et amusant ; Y, dont on peut dire qu'il est *habité*, n'en est pas moins malicieux ; Z, chroniqueur politique, lui, est véhément ; il vibre.

Ils sont en service commandé. La chose qui aspire à être connue, les meut. Ils la veulent exposée clairement au regard des autres esprits, comprise autant qu'il se peut, lumineusement évidente. Mieux encore que *connue* : ils la veulent *reconnue*.

Bien entendu, il ne manque pas de sentiments opportunistes, ou au contraire généreux, pour venir se joindre à la nécessité qui se fait puissamment sentir. Ce camarade de travail se plaît à jouir de notre étonnement ; cet autre aime se rendre intéressant ; tandis qu'un proche ou un ami, en revanche, a souci que nous ne soyons pas exclus de la connaissance d'une œuvre bouleversante, d'un haut fait, d'un prodige du monde animal ou végétal ou bien d'un paysage insolite ou exaltant. Il tient — je me garde de nier cette aspiration — à nous faire partager une richesse.

Quoi qu'il en soit, au cœur du *faire-part*, parle un mystérieux désintéressement. Vers l'âge de dix-huit ans, l'observant sans le comprendre, n'en trouvant mention dans aucun livre, ne sachant comment le désigner, je me résignai à l'appeler, faute de mieux, *l'apostolat pur*.

Lorsque l'ego s'en mêle, ce qui n'a rien de surprenant, je dirai qu'il prend le train en marche. Ce qui montre bien que l'initiative ne vient pas de lui, c'est qu'il lui arrive d'avoir à pâtir si l'innocent *apostolat pur* se fait importun

ou tourne au travers : le lecteur de journal à haute voix peut se voir reprocher d'être fastidieux ; de même, le cousin qui ne sait pas résister à l'attraction sans fin du détail agissant sur lui, finira par s'attirer quelque remarque désobligeante.

Les motivations adventices éventuelles (se délester du trop grand poids d'un enthousiasme solitaire ; pour certains, faire le savant), pour la plupart, sautent aux yeux. On s'en est tenu là. L'écran de ces motivations n'a pas été écarté. Aussi, ce qu'il dissimule est demeuré, que je sache, inaperçu.

Rien ne servirait de consulter la psychologie. Elle ne saurait répondre. Et pour cause ! Le phénomène n'est pas de son ressort.

Quelle est donc alors la nature de cette parole qui présente, qui montre, souligne, expose, qui, ouvrant un rideau, initie, révèle — *parole-geste* ? Quelle est la source d'un verbe tour à tour anodin et promu à ces fonctions : enseigner, écrire ?

Est-il permis d'avoir au moins une idée de la source cachée où le verbe prosélyte puise son ardeur ?

Si la pensée ne se laisse pas décourager, si elle continue à avancer — pas à pas, puisque c'est en *terra incognita* —, vient un moment où elle découvre qu'elle s'est approchée d'un abîme. La source est métaphysique.

*

Partir du partage, par exemple, puisqu'il est si souvent allégué. Cette chose que tend à l'autre la parole présentatrice, pourquoi vaut-elle de lui être apportée avec, si souvent, impatience, insistance ? Pour la raison que c'est une nouvelle venue inattendue qui surgit au beau milieu de ce qu'on connaissait déjà. Ce qui est ne lui avait pas réservé la moindre place. Elle y fait irruption. Elle est neuve, absolument. Personne ne l'avait dessinée en imagination. Elle frappe ainsi que le fait la surprise. La rencontre imprévisible.

Sans doute, selon le cas, doit-elle le prix qu'on lui accorde à sa beauté, à sa subtilité, son ingéniosité, son astuce, voire à sa bizarrerie. Toutefois, son prix, tant qu'elle demeure à *faire connaître*, tient plus encore à cette qualité: elle est inédite. Bref, est partagé ce qui étonne, quand ce n'est pas ce qui émerveille. Méditer le partage n'a pas permis de répondre à la question, mais l'a déplacée. Nous voici plus près de l'abîme : en quoi l'étonnant nous étonne ? Pourquoi fascine l'inédit ?

C'était possible, et nous ne le savions pas. Là est la surprise. C'est l'*inimaginé* qui la produit. Jamais la pensée, rêveuse ou méthodique, n'avait rencontré, dans ses allées et venues, cette possibilité. Non, ni par hasard, ni au cours d'une recherche minutieuse. Le fait divers, l'événement, les péripéties de l'aventure, son dénouement, le phénomène chimique ou géologique, la propriété de la cellule, le dispositif technique, l'œuvre qui éblouit, laisse sans voix, le détail curieux, jamais nous ne nous l'étions représenté, même à titre d'hypothèse hardie. Aucun romancier ou auteur de science-fiction n'avait vu apparaître, sur la scène de son esprit, l'enchaînement de circonstances, la combinaison de facteurs, la synthèse d'éléments, la configuration qui change tout.

Au sein de la réalité, pourtant, cela a surgi.

Qu'est-ce qui étonne, sinon une inventivité ?

Soit, mais laquelle ? Qu'est-ce qui est inventif ?

Personne. Où l'inventivité opère-t-elle ? Nulle part. Pourtant partout.

Tout se passe cependant, semble-t-il, comme si ce qui advenait puisait à la Réserve infinie des possibles. Infinie parce que ce qui se réalise est plus précisément *combinaison de possibles*. Qu'est-ce qui nous émerveille, sinon cette richesse inépuisable ?

Quand l'exploit nous fascine, notre admiration va, en fait, à une imagination anonyme. Oui, elle est adressée, sans qu'elle en ait conscience, à ce qui pourrait être appelé *Puissance de Diversité*.

(Il me semble voir les branches, rameaux, ramilles de l'infiniment dense diversité néanmoins s'écarter, car il leur faut livrer passage à la pousse imprévue.)

L'inédit qui surprend : en quelque sorte, *des nouvelles de la Possibilité*.

*

Tout se passe, en deuxième lieu, comme si le mouvement de la réalisation des possibles avait son prolongement dans l'esprit des hommes et trouvait une éclosion seconde dans l'énonciation.

C'est bien pourquoi éprouvons-nous le sentiment d'une injustice lorsque l'interlocuteur dédaigne ce dont nous lui faisons part. Un affront — lèse-réalité — est commis.

De même, il y a un enjeu dans la recherche de l'adéquate formulation. Justesse du verbe est justice. Il y a une responsabilité du dire. La fleur accomplie est dans l'attente d'un autre accomplissement.

*

D'avoir longuement réfléchi à l'apostolat pur n'a pas eu pour effet de m'aider à trouver le néologisme qui le désignerait mieux que par ce syntagme qui peut déconcerter. Je vous livre les appellations qui me sont venues à l'esprit, sans qu'aucune l'emporte.

Se sont présentées : *la parole obligée* (elle l'est deux fois, car elle s'accompagne d'un sentiment de nécessité et puisqu'elle répond à l'*inédit* qui s'offre comme un don) ; *la parole exposante, publiante, passeuse, livrante, apparitrice ; transporteuse, ou parole-véhicule ; déictique, didacte ; révélatrice ; la parole-index* (c'est le moment de remarquer que la monstration est capable de se dispenser de l'invitation verbale expresse, instante, du « Regarde ! ») ; *la parole servante*. (Faut-il préciser que son désintéressement ne lui interdit pas d'être fière de l'office dont elle s'éprouve chargée ?)

D'autres que moi seront peut-être mieux inspirés.

*

J'aurais aimé aussi que le mot que je cherche sache dire l'étrange petite possession, car c'en est une, que chacun de nous a connue et connaîtra, même si son degré d'intensité varie considérablement d'un individu à l'autre.

Possession métaphysique : à la surface du concret (semblable à celle d'un lac gelé), sans prévenir, s'est ouvert un trou où affleure la nuit de l'Énigme.

Car, y aurait-il émerveillement sans le Mystère ?

La lumière entourant la merveille repose sur la nuit de l'Énigme ; en provient.

(Publié dans le Dictionnaire des mots manquants, dirigé par Belinda Cannone et Christian Doumet, paru aux éditions Thierry Marchaisse en mars 2016.)